

Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Du Camfranc, M**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 185

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285469>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEAIS DE DELÉMONT

Ils n'ont trouvé qu'un religieux de Bellelay qui était là depuis l'Assomption, y ayant prêché le jour de cette fête. Ils l'ont pris et emmené prisonnier au Noirmont, où il est gardé dans une maison par quatre sentinelles. C'est le frère de l'Abbé de Bellelay. Monnin, natif de Bassecourt, homme d'esprit, ayant de grandes connaissances en physique et en mathématiques.

Ils avaient pris aussi le drapeau et le tambour de Saignelégier. Ils l'avaient au Noirmont, mais quand les dragons y ont été, ils sont allés au Noirmont le redemander. Ceux du Noirmont ont répondu qu'ils ne pouvaient pas le livrer dans ce moment, mais que le lendemain ils promettaient de le rendre à Saignelégier, ce qu'ils ont fait. Ils l'ont renvoyé par une fille du Noirmont laquelle dit en le rendant que ce ne serait pas pour longtemps, que dans peu on comptait bien le ravoier.

Tous les paysans de Saignelégier se sont enfuis, parce que le dessein de ces gens de Rengguer est de forcer les paysans par où ils passeront, à se joindre à eux, afin de grossir leur troupe pour aller piller le couvent de Bellelay, et s'emparer de leurs canons et de leur fusils, mais les canons n'y sont plus.

Les gens de Bellelay ont l'intention de se défendre, les paysans de la paroisse ont levé

des hommes entre eux pour secourir le monastère. C'est Lajoux qui en a fourni le plus. Les St Brais et les Montfaucon ont requis le maire de Lajoux d'envoyer du monde de sa mairie pour empêcher la bande de Rengguer de passer outre, et même pour tâcher de le repousser par la force, mais le maire n'a pas voulu prendre ça sur lui, sans en avertir la seigneurie de Delémont, c'est pour ce motif qu'il est ici aujourd'hui.

St-Ursanne a aussi envoyé ses maîtres bourgeois. Rengguer voudrait aussi faire son emprunt, et il lui faut le consentement des communautés, car de son particulier, il n'aurait pas le crédit de trouver cinq sols. C'est pourquoi s'il peut forcer quelques communautés qui y consentent, il pourra peut-être en trouver mais l'Abbé de Bellelay a fait savoir à tout le pays que, comme président des Etats, il prévenait tous ceux qui pourraient consentir à cet emprunt que cette dette retomberait sur chacun d'eux en particulier, vu que le pays ou Etats n'y prendraient jamais aucune part.

Le chanoine Priqueler, (*) beau frère de Rengguer et l'abbé Lémann sont présentement pensionnaires chez le curé du Noirmont, (Copin). Priqueler est retapé comme un militaire, il porte ses cheveux en queue.

Les autres paroisses de la Montagne sont dans des trances continuelles. Elles s'attendent

[*] Priqueler était chanoine à St-Ursanne. Il fut obligé de se réfugier à Paris, avant l'entrée des Français dans l'Evêché, parce qu'il avait tramé des complots contre le Prince et son gouvernement. Le mauvais prêtre obtint de son oncle Gobel, évêque schismatique de Paris, une place de grand vicaire. Il fut l'un des plus fougueux révolutionnaires de l'Evêché et le digne émule de l'orgueilleux Copin.

quelle angoisse de se dire, au moment où les chemins bifurquent :

« Adieu pour toute la vie ! »

Enfin, en ce moment, ils étaient, heureux, ils voulaient, à toute force, étouffer le pressentiment de la séparation inévitable.

Alba s'efforçait de sourire, de paraître tout à fait calme et confiante, confiante en elle-même, en son ami, et en l'avenir. Ils s'assuraient tous deux qu'il étaient aussi indispensables l'un à l'autre, que l'air et la lumière. Yvan comparait sa petite amie à un beau rayon de soleil qui vient, soudainement, réchauffer un malade, alors qu'il se sent engourdi d'un froid mortel.

Et elle répétait à Yvan, comme, à l'heure précédente, elle le lui avait dit devant la Grotte.

— Je le sais, moi, j'en suis certaine, le bonheur vous guérira :

Et comme le soir venait, pour j'usqu'au lendemain, ils songèrent à se séparer.

— A demain, Yvan; demain, nous nous retrouverons devant Notre-Dame de Lourdes.

à être pillées, ravagées aux premiers jours. Les gens de Rengguer manquent de tout, ce n'est pas le Noirmont qui pourra les soutenir longtemps. La bande de Rengguer se répand par la Montagne, jusqu'à St Brais, où ils ont pillé plusieurs maisons. A l'un, ces gens prirent de l'argent, et des papiers de valeur, à d'autres des brebis. Ils menaçaient de mettre à feu et à sang tous ceux qui ne voudraient pas accepter la nouvelle constitution soit disante. Le général a envoyé des compagnies de volontaires et des soldats du régiment de Guyenne. Ceux qui ont été envoyés de Delémont, venaient de Porrentruy. Quand ceux de la bande de Rengguer allaient dans quelques maisons, après s'être bien fait servir et s'être divertis, ils se faisaient encore donner à chacun 7 sols 6 deniers; ça pour leur journée, disait-ils. Entre autres choses particulières, tous les hommes qu'ils trouvaient dans les villages où ils allaient, étaient contraints de signer leurs patentes ou plan de leur complot et aussi de se joindre à la dite bande pour se renforcer, afin de porter partout où ils se présentaient la crainte et la terreur. Etant à St Brais, ils sont allés chez le maréchal. Ils lui ont dit qu'ils savaient qu'il avait de bons fusils, qu'ils voulaient les avoir. Le pauvre maréchal, intimidé par la crainte, leur a donné ses fusils, après quoi ils se sont encore fait donner à chacun les 7 sols 6 deniers pour leur journée. Ils étaient huit personnes. Les autres en faisaient autant dans les autres parties du village.

Je ne finirais pas si je voulais raconter toutes les infamies commises par la bande de Rengguer. Tous les jours on voyait des députés de la Montagne ici chez le général pour lui exposer les horreurs des gens de Rengguer, les trances et les craintes des paysans paisibles de ces endroits. On ne voulait pas les repousser

Il répondit à son tour :

— A demain !

Mais sa voix était lente avec quelque chose de brisé au fond, comme dans un pressentiment de prochaine et dernière souffrance.

Ils ne pouvaient se quitter. Ils se tenaient l'un devant l'autre.

Les vêtements d'Yvan dessinaient ses minces épaules. L'extrême pâleur de son teint, que, d'ordinaire, un peu de fièvre teintait de rose, trahissaient la profondeur du retentissement que toute émotion éveillait dans cet organisme de délicate sensitive.

Ils s'attardaient dans le jardin; puis ils s'accoudèrent sur la terrasse; et un moment encore, ils demeurèrent pensifs, respirant, avec délices, l'air frais et embaumé qui venait de la montagne. Devant eux s'étendait une culture un peu négligée. Avec le mois de mai, les pelouses étaient devenues des prairies d'herbage, un monde de graminées légères que, sans cesse, agitaient la brise; ces pelouses étaient entourées de

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 84

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Yvan se sentait si étrangement faible, atteint aux sources mêmes de la vie; Alba lisait cette faiblesse sur le pâle visage. C'était, en eux, la terreur informulée de deux voyageurs amis qui, un instant, se prennent la main pour marcher l'un près de l'autre... mais qui savent bien, hélas! qu'au bout de quelques pas il faudra se séparer; les routes changeront de direction. L'un s'orientera vers l'éternité; l'autre devra continuer de cheminer sur les sentiers d'ici-bas;

par la force ni les attaquer autrement, parce que la plupart portaient l'habit militaire national, et on craignait qu'en attaquant ces gens là, que la France n'en prit ombrage. Mais le général a toujours protesté que la France ne prenait aucune part à ces brigandages de Rengguer et les deux commissaires envoyés par l'assemblée nationale pour prévenir tous les régiments de la déchéance du roi, crainte de quelques révolutions parmi les troupes de ligne, étaient justement ici dans le temps du pillage de la Montagne. Ils ont entendu les rapport des députés de la Montagne et c'est d'après tous ces faits que les commissaires et les général ont donné par écrit que la France ne reconnaissait pas ces gens de Rengguer et qu'on ne les soutiendrait en aucune façon et le général a envoyé 6 ou 8 dragons au Noirmont pour amener Rengguer à Delémont et l'escorter, mais ils ne l'ont pas trouvé. Quand ils sont arrivés au Noirmont, tous les paysans du village étaient sous les armes, même les femmes, les enfants étaient armés de tridents et autres instruments. A la fin du compte les dragons et les chefs de la bande de Rengguer n'ont plus fait qu'un même ménage. Ils ont bien bu, bien mangé au Noirmont et ils ont emmené ici avec eux un des chefs de la bande, ainsi qu'un nommé Froidevaux du Noirmont, aussi capitaine de la dite bande.

Ils ont parlé au général et aux députés en présence du lieutenant Moreau. Ils ont voulu se justifier en montrant une liste de signatures, tant de ceux du Noirmont que d'autres qu'ils avaient forcés de signer pendant leur course dans les villages de la Montagne. Ils ont porté en tête de la dite liste « *Pan I de la Liberté* ». Quand Moreau eut entendu ces termes il a jeté les yeux sur le fameux Froidevaux, lequel a baissé les yeux et est venu pâle comme la mort. Le général et les députés lui ont fait une mercuriale, disant que ces signatures n'étaient pas celles de la majorité du pays et qu'il les exhortait à demeurer tranquilles à ne plus troubler le repos de leurs compatriotes. On les laissa aller ensuite. Celui qu'accompagnait ce Froidevaux était en habits nationaux. C'était un homme de taille ordinaire, un peu trapu, un visage rose et plein, le teint brun et fortement marqué de la petite vérole. au regard farouche d'un homme déterminé. Il était ainsi que son camarade venu à cheval.

Etant de retour à la Montagne, il s'est trouvé un dimanche à Saingelégier à l'issue des vèpres. C'était le dernier dimanche d'août au 1^{er} septembre 1792, justement au moment où l'on laissait la déclaration du général. Celui-ci est

plates-bandes de rosiers. Une lumière douce tombait sur tout cela; et dans les lointains, la Basilique se dessinait aérienne et légère sur le grand ciel bleu.

— Que ces roses embaument ! murmura Alba, elles me rappellent les buissons de Damas.

Malgré sa faiblesse. Yvan se pencha sur un rosier, et en détacha une fleur d'un blanc immaculé, bien digne de fleurir dans un jardin de Lourdes.

— Je la garderai toujours en souvenir de cette soirée, murmura Alba; sa vue me redira notre réunion presque miraculeuse.

Le jour tombait; la grande ombre des montagnes d'alentour assombriissait la verdure; un vol de colombes regagnait son abri; le souffle d'une brise, rafraîchi par l'air du soir, fit un instant frissonner les feuilles et les roses; tous les pétales, largement épanouis, jonchèrent le sol; au loin, on entendait un bruit de foule, des chants de cantiques. Les pèlerins allaient se réunir sur l'Esplanade pour la procession du soir, celle qui se fait aux flambeaux. Déjà quel-

allé, accompagné de son consort, arracher de celui qui faisait cette lecture au peuple, la déclaration du général et des commissaires et s'est mis à pérorer sur la nouvelle constitution que Rengguer cherché à établir dans notre pays.

(A suivre).

PAROLE D'HONNEUR

Ce n'était encore qu'un enfant de seize ans, et, cependant, on allait le fusiller.

La compagnie de fédérés à laquelle il appartenait venait d'être mise en déroute par l'armée de Versailles. Pris les armes à la main, en même temps qu'une dizaine de ses camarades, il avait été amené avec eux au poste de la mairie du XI^e arrondissement.

Frappé de sa jeunesse et de l'étonnante sérénité de sa physionomie, le commandant avait donné l'ordre de surseoir à son égard, et de le garder à vue pendant qu'on allait procéder, au pied de la barricade voisine, à l'exécution de ses compagnons.

Apprenti typographe, au moment où le démon de la guerre vint s'abattre sur la France, il vivait tranquille et heureux entre son père et sa mère, de paisibles travailleurs qui ne s'occupaient pas même de la politique.

Dès le début, les Prussiens avaient tué son père. Les privations du siège, les longues stations à la porte des bouchers et des boulangers, les pieds dans la neige et dans la glace, avaient couché sa mère sur le triste lit de misère où elle se mourait lentement.

Un jour qu'il était allé, comme tant d'autres, au risque de se faire tuer, cueillir des pommes de terre dans la plaine Saint-Denis, en rampant sur la terre profondément durcie par la gelée, une balle prussienne était venue lui fracasser une épaule.

Plus tard, un peu pour manger, un peu par crainte, il avait cru devoir s'enrôler dans l'armée de la Commune. Comme beaucoup de ses camarades, il n'avait marché qu'à regret. Il n'avait pas du tout le cœur à cette lutte fratricide. Et, maintenant, sur le point de payer de sa vie un concours de fatalités inexorables, il se félicitait au moins de n'avoir pas une seule mort à se reprocher. Il en était bien sûr, et pour cause.

Pourtant, qu'il eût tué, ou non, on allait lui ôter la vie. Cela lui donnait une bien triste idée de la logique des choses. Aussi,

ques cierges, les premiers allumés, piquaient, de leurs petites flammes, l'obscurité commençante. Yvan ne se sentait pas la force de suivre les fidèles. Toute cette journée de bonheur, près de sa petite amie, l'avait trop émotionné; sa fatigue devenait excessive.

— Et bien ! moi, je me mêlerai à la foule des pèlerins, reprit Alba; je serpenterai, un cierge à la main, le long des sentiers de la colline, et je prierai pour nous deux. Embrassant Marie-Alice, elle dit à ses amis avec un doux sourire d'espoir :

— A demain.

Yvan sourit à son tour avec cette douceur mélancolique qui lui donnait tant de charme; puis il inclina la tête. Ce mouvement voulait-il dire : au revoir... ou bien : adieu... adieu pour jamais. Ses lèvres ne formulèrent pas ce qu'il pensait, seulement sa voix prononça en un léger murmure, si léger qu'il en était presque indistinct :

— Chère bien-aimée Alba !

(La suite prochainement.)

lui importait-il fort peu maintenant de vivre, ou de mourir. Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait souffert en quelques mois, lui causait une réelle épouvante de la vie. Certes, il lui était pénible de quitter, au milieu de ce monde méchant, sa bonne mère qu'il aimait tant; mais il se consolait un peu en pensant que très probablement, elle n'avait plus elle-même bien longtemps à souffrir. Quand il l'avait quittée, il y avait déjà quatre jours, elle était fort affaiblie. « Mon pauvre enfant, lui avait-elle dit, embrasse-moi bien, car j'ai le pressentiment que je ne te reverrai pas. »

Ah ! pensait-il, si on voulait bien avoir confiance en lui, si on consentait à lui donner une heure de liberté : il courrait auprès d'elle, et il reviendrait de lui-même, se remettre aux mains de ceux qui paraissent avoir soif de son sang. Il en donnerait sa parole d'honneur, et il la tiendrait. Pourquoi manquera-t-il à sa parole ?

Il en était là de ses funèbres réflexions quand, soudain, le commandant, suivi de plusieurs officiers, s'approcha de lui.

— A nous deux, maintenant, mon gaillard. Tu sais ce qui t'attend ?

— Oui, mon commandant, et je suis prêt.

— Vraiment ! si prêt que cela ? Tu n'as donc pas peur de la mort ?

— Moins peur que de la vie. J'ai tant vécu depuis six mois, et j'ai vu tant de si vilaines choses que la mort me paraît belle et désirable à côté de la vie.

— N'empêche que si je te donnais tout de suite à choisir, tu n'hésiterais pas un instant. Si je te disais : « Prends tes jambes à ton cou, et fiche-moi le camp », ce serait vite fait, hein ? mon bonhomme ; et l'on ne te reverrait pas ici ?

Et bien, mon commandant, essayez-en. Pour la rareté du fait, mettez-moi à l'épreuve. La chose en vaut la peine. Un de plus ou de moins à fusiller, peu vous importe. Une heure de liberté, pas plus. Vous verrez, si je serai exact au rendez-vous, et si la mort me fait peur.

Oui da ! tu n'es pas bête mais tu me crois un peu peu naïf. Une fois libre, loin d'ici, tu reviendrais comme ça, bonnement, te faire fusiller, du même pas que tu irais à un rendez-vous d'amour ? Ce serait en effet singulier, mais ce n'est pas à moi que tu feras accroire ça.

— Ecoutez, mon commandant, vous ne me paraissez pas méchant. C'est que, sans doute, vous avez eu une bonne mère. Cette mère, vous l'aimez certainement par-dessus tout. Si, comme moi, vous étiez sur le point de mourir, votre dernière pensée serait pour elle. Vous béniriez celui qui pourrait vous donner la suprême consolation de la presser sur votre cœur une dernière fois. Et bien ! mon commandant, faites pour moi ce que vous souhaiteriez qu'on fit pour vous. Accordez-moi une heure de liberté pour aller embrasser ma mère, et je vous donne ma parole d'honneur de revenir ensuite me remettre entre vos mains...

Pendant que le jeune homme parlait, le commandant allait et venait, en tourmentant sa moustache, et en faisant de visibles efforts pour repousser l'émotion qui l'envahissait. « Ma parole, murmura-t-il, ce gamin-là parle comme un chevalier d'autrefois. »

Tout à coup, il s'arrêta en face de son prisonnier, les sourcils froncés, la figure sévère :

— Comment t'appelles-tu ?

— Victor Oury.

— Ton âge ?

— Seize ans le 15 juillet prochain.

— Où demeure ta mère ?